

AVO – 20^e anniversaire, à St-Blaise, le 14 octobre 2023

Jacqueline Rossier, Antoinette Béguin, Isabelle Meyer, Françoise Bonnet Borel

ECHOS DE LA GRANDE GUERRE

Nous vous proposons d'entendre la parole de deux femmes que tout sépare, mais qui ont en commun d'avoir vécu chacune à sa manière le profond traumatisme qu'a représenté la Grande Guerre, et d'en avoir rendu compte dans un journal personnel. Et ces regards sur la guerre sont d'autant plus précieux qu'ils représentent le point de vue des femmes.

La première de nos deux témoins s'appelle Lina Bachmann, née Maffli à Saules. En 1914, elle a 50 ans. Elle est mariée à Albert Bachmann, agriculteur à Boudevilliers, ils ont huit enfants, 4 garçons et 4 filles, qui partagent avec leurs parents la responsabilité d'un train de campagne. Lina Bachmann décédera à 81 ans en 1945 à Boudevilliers.

La deuxième femme que nous entendrons s'appelle Agnès Robert, née Miéville à Dombresson. En 1914, elle a 30 ans, elle habite St-Blaise, où elle est mariée au peintre Théophile Robert. Elle a deux jeunes fils, un troisième naîtra après la guerre. Comme fille de médecin et épouse d'un important artiste neuchâtelois, Agnès Robert fait partie de la bourgeoisie cultivée. Elle s'éteindra à 85 ans, en 1969 à Saint-Blaise.

Le contexte de la guerre sera légèrement évoqué, et seulement dans la mesure où il permet de mieux comprendre les écrits de nos deux témoins. En 1914, après la déclaration de guerre de l'Autriche-Hongrie à la Serbie le 28 juillet et la mobilisation générale en Russie le 30 juillet, le Conseil fédéral décide la mobilisation générale le 1er août 1914. 220'000 hommes de troupe sont mobilisés, et 45'000 chevaux réquisitionnés. Cela affecte directement le monde paysan, désormais privé de bras.

Lina Bachmann a tenu son journal depuis ce premier jour de mobilisation et jusqu'au 29 septembre 1919. Il couvre quatre cahiers, dont un – celui des années 1915-1916 – a été perdu. La guerre mobilise alors ses deux fils aînés, Albert et Jean, et c'est cela qui motive la rédaction de ces pages. Elle les intitule

« Quelques notes prises pendant l'absence de nos chers fils, partis, pour garder la frontière de notre chère patrie suisse pendant la guerre européenne ».

Et elle ajoute

« notes parfois bien tristes, mais espérons qu'elles se changeront bientôt en paix et joie. »

Dans ce journal, qui se rapproche d'un livre de raison, comme les paysans avaient l'habitude d'en tenir, Lina Bachmann consigne les événements saillants de sa vie de famille et de la tenue de l'exploitation agricole, le temps qu'il fait, ainsi que les échos de la guerre qui parviennent jusqu'à elle. Sa vie quotidienne y apparaît bien remplie entre les travaux de la ferme, les contacts avec son entourage et ses nombreux déplacements qui se font généralement à pied. Elle témoigne souvent de sa foi, mais reste assez discrète sur ses sentiments. Voici des extraits de ce journal, nous sommes donc à Boudevilliers:

1^{er} août 1914

Les hommes du Landsturm sont partis aujourd'hui, quelle triste journée, aussi le 1^{er} Août n'a pas été fêté comme d'habitude, pas même un feu.

2 août

C'est dimanche. Nous attendons Jean qui arrive de La Brévine où il était allé faire les foins. Il nous raconte bien des choses, toutes plus tristes les unes que les autres ; ce soir, Albert et Jean préparent leurs effets militaires pour partir mardi matin. Messieurs Paul Chollet, Albert Moulin, Emile Kohler et Monsieur et Madame Jacottet [le pasteur de Boudevilliers] sont venus leur dire adieu.

3 août

Nous avons beaucoup d'esparcette à rentrer aujourd'hui, nous nous sommes bien dépêchés pendant que nous possédons encore nos fils et nous avons fini le grand verger. Ce soir papa [c'est son mari qu'elle appelle papa] prépare un grand char qu'il doit conduire demain à Colombier, les garçons finissent leurs préparatifs, c'est une vraie fièvre.

4 août

Triste journée. Papa est parti ce matin à 6 heures pour conduire les chevaux et les chars à Colombier et nos deux chers fils partent à 8 heures avec leurs chevaux, tristes mais pleins de courage.

5 août

Ce matin le temps était un peu remis, je suis descendue à Colombier [...] pour voir l'assermentation des soldats. C'était vraiment saisissant, trois bataillons mobiles avec leur drapeau et la cavalerie avec ses beaux chevaux qui viennent se poser là pour jurer de rester fidèles à leur patrie et à leur drapeau. C'est vraiment très imposant et j'ai eu le bonheur de revoir mes chers fils pour leur dire un dernier adieu.

Quand j'arrive à la maison à 9 heures du soir, je trouve des soldats installés dans la cuisine et dans la chambre, un docteur, un capitaine et 3 officiers, ils sont si bien installés qu'ils y restent jusqu'à 11 heures et demie. C'est le

bataillon 19 qui est cantonné ici pour deux jours, nous avons plusieurs soldats qui viennent pour souper ou boire du lait et ces cinq supérieurs qui viennent prendre tous leurs repas chez nous.

6 août

La pluie continue de tomber torrentielle et froide toute la matinée, les soldats restent tranquilles dans leurs granges et l'après-midi la pluie ayant cessé, ils vont faire des exercices. Lili [surnom de Madeleine, l'aînée des filles] est allée arracher des pommes de terre ; les soldats demandent des pommes de terre rôties.

7 août

Il y a beaucoup de bruit au village avec tous ces soldats; vers cinq heures [du matin], ordre est donné de partir ; ils sont pressés et tristes, on sent que c'est très sérieux.

8 août

Depuis 4 heures on entend du bruit, des chevaux, des hommes pressés et avant 5h des chars, des fourgons, des chars de munitions passent par ici, puis viennent des soldats et toujours des soldats et encore la cavalerie et parmi eux se trouvent nos deux chers fils, et nous avons le malheur de ne pas les voir. Nous pleurons en pensant que nous aurions pu leur porter quelque chose à manger et que tout cela a manqué. Enfin les soldats qui restaient encore au village sont partis. Tout est rentré dans le calme ; il fait beau temps.

12 août

Papa a aussi fauché un peu mais ce pauvre papa en est tout malade, oh si seulement ses chers garçons étaient à la maison pour le seconder. Cet après-midi Lili est allée faucher du regain, papa est allé avec elle pour préparer, elle en a fauché un bon morceau.

16 août

Dimanche matin nous allons à l'église. M. Jacottet fait un bon sermon, sermon approprié aux circonstances où nous vivons. L'après-midi nous sommes allés [...] à Valangin où il y avait une réunion tenue par deux pasteurs, réunion d'intercession pour la guerre ; c'était sérieux.

La vie quotidienne continue bon an mal an pour les paysans qui, bien qu'ayant beaucoup de travail, sont moins menacés de manquer de vivres, que les citadins. Mais bientôt des nouvelles de la guerre arrivent. Les états-majors étrangers observent attentivement les efforts défensifs de la Suisse neutre, qui joue un rôle important dans leurs plans. D'un côté les Français se méfient d'une Suisse qui s'inspire étroitement de

l'organisation militaire allemande, ce fait est apparu notamment lors des manœuvres de 1912, auxquelles l'empereur Guillaume II avait assisté. Du côté allemand, on envisage un moment d'attaquer l'armée française en passant par la Suisse plutôt que par la Belgique.

2 septembre

Triste nouvelle ce matin. On me dit que l'Allemagne a renvoyé un ultimatum à la Suisse et je désire tant que nos soldats n'aient pas besoin de se battre, enfin confions-nous en Dieu et supplions-Le de nous garder et de nous préserver de tout mal. Nous avons conduit 2 sacs de blé au moulin Tissot et rentré un énorme char de regain à la ferme et avons fini le blé. Quel bonheur ! espérons que cela ira vite avec l'avoine. Lili est allée faucher le Breuil ce soir. Elle fauche très bien. Elle est allée conduire les poules à M. Charles Berthoud à Peseux.

3 septembre

Hier soir on m'a dit que ce bruit d'ultimatum n'était pas vrai, heureusement !

6 septembre

Quelle belle journée de dimanche ! M. Jacottet nous a fait un culte comme il sait les faire et ce soir il y avait une réunion mais il y avait peu de monde. Pierre [le 3^e fils] aurait aussi pu y aller mais il n'aime pas ces choses sérieuses, c'est triste quand l'âme n'a ni faim ni soif après les choses de Dieu, et surtout pendant ces tristes temps de guerre.

19 septembre

Aujourd'hui samedi j'ai fait du pain et du gâteau avec de la farine de la Borcarderie, elle est beaucoup meilleure que celle de chez M. Tissot. Nous disions si seulement nos fils étaient là pour manger du gâteau aux pruneaux et voilà ô surprise notre cher Jean qui arrive en congé pour 6 jours, quel bonheur de se revoir, dommage qu'Albert n'est pas là, mais Jean nous dit qu'il viendra bientôt.

24 septembre

Nous avons eu une forte journée aujourd'hui, nous avons fini les moissons, Dieu soit mille fois béni. Nous avons dû faire sans nos fils mais le bon Dieu nous a aidés et soutenus.

Peu à peu, le poids de la guerre va peser plus fort sur les paysans, à cause des soldats cantonnés chez les particuliers, des prix qui augmentent et de l'hiver qui s'annonce.

9 octobre

Mercredi il est arrivé des militaires au village, une batterie je crois, nous avons des chevaux dans la fourragère de la ferme et la grange Mojon, et des hommes dans la chambre d'Ernest.

14 octobre

Nous avons eu les chevaux militaires, aussi papa et la compagnie ont fait de l'avance à Tréjeux, ils ont semé et moi j'ai trié le blé ; papa est allé chercher la génisse à Serrières à 1h40. Elle est bien arrivée et bien portante.

29 octobre

J'ai été à Neuchâtel aujourd'hui, j'ai passé au marché. Oh comme tout est cher, comme c'est triste pour les pauvres gens, les pommes de terre se vendent 2.70. Que sera-ce au printemps ? J'ai été chez M. Jeanneret ; il a pris l'empreinte de mes dents, j'ai souci, je voudrais qu'elles soient déjà payées.

4 novembre.

Aujourd'hui 4 novembre, il y a 24 ans que papa et moi nous nous sommes unis pour la vie ; ce que je demande c'est que Dieu me conserve encore longtemps mon cher mari en bonne santé et que nos fils puissent bientôt rentrer à la maison.

6 novembre

J'ai fait de la gelée aux coings, les filles ont étendu le fumier et ce soir nous avons eu une conférence sur la Belgique.

A propos de la Belgique : Les Suisses ont ressenti une solidarité particulièrement forte vis-à-vis des Belges durant la guerre, elle s'explique par le traumatisme ressenti lors de l'invasion de la Belgique par les Allemands le 4 août 1914, invasion qui violait la neutralité belge. Le 6 novembre est la date d'arrivée des premiers réfugiés belges en Suisse, d'où peut-être la conférence évoquée par Lina. Ils seront au total 343 à être hébergés dans le canton – essentiellement des personnes âgées et des enfants.

12 novembre

Quel temps il a fait aujourd'hui, surtout ce matin et cette pauvre Madeleine doit aller avec le lait ! oh ! si seulement nos chers fils revenaient bientôt. Mais quand est-ce que ça arrivera, Dieu seul le sait ! Nous avons posé les doubles fenêtres aujourd'hui, je suis contente. Ce soir il neige pourvu que les chemins ne soient pas trop mauvais demain matin, à cause de notre chère fille.

14 novembre

Oh quelle surprise aujourd'hui ! nos deux chers fils sont arrivés à 11h30 ce matin avec leurs chevaux et nous ne savions pas qu'ils venaient ; nous avons eu beaucoup de choses à nous raconter.

20 novembre

Nous avons fini de battre à la ferme ainsi donc tout est battu, quel bonheur et nous avons eu nos fils pour nous aider ; nous sommes contents de ce que cela va rendre.

21 novembre.

Nous ne perdons pas notre temps ! nous avons tué un porc aujourd'hui pour profiter de Jean.

23 novembre

Triste journée aujourd'hui ! Pourquoi toujours ces départs qui font si mal au cœur d'une mère et pourtant il faut qu'ils partent, que Dieu garde mes fils et les accompagne et que dans sa bonté Il nous les ramène bientôt et que la paix soit proclamée dans le monde entier.

Très difficile pour Lina sera l'incertitude, qui va durer toute la guerre, autour des démobilisations et des remobilisations des soldats, donc de ses fils aînés. Pourquoi tous ces allers et retours ? On le sait : il importait pour l'état-major suisse de rendre crédible la neutralité armée, tout en libérant régulièrement les soldats pour aider aux récoltes. Pour vous faire une idée, au final sur les 4 ans et demi de guerre, les soldats d'élite auront accompli entre 550 et 600 jours de service et les hommes de la Landwehr environ 250 jours.

1^{er} décembre

Nous avons fini la lessive, cette éternelle lessive de tous les quinze jours ; j'ai fait du pain ce matin. On nous dit de tous les côtés que les soldats de la 2^{ème} division vont être licenciés pour quelques semaines est-ce vrai ? Espérons, ce serait si beau.

4 décembre

Il y a aujourd'hui 4 mois que nos soldats sont partis pour garder la frontière, et Dieu soit béni, jusqu'ici ils ont été gardés ; et ô grand bonheur ils sont revenus ce soir à 5 heures pour un congé illimité ; si seulement ils n'avaient pas besoin de retourner.

7 décembre

Je suis allée à la couture pour la première fois, ces dames ont déjà fait beaucoup pour les Belges.

25 décembre

Noël ! oh quel beau nom et quelle douce fête ! Lili a ratifié ce matin, c'était très beau et très bon, il y avait beaucoup de monde à l'église. Combien M. Jacottet a exhorté ses catéchumènes et les jeunes gens, les parents et chacun.

Ce soir nous avons fait notre arbre de Noël, les tantes sont venues et ont couché et sont reparties sur Neuchâtel. Notre fête de Noël a été très jolie.

31 décembre

Dernier jour de cette triste année 1914 qui laisse derrière elle bien des tristes souvenirs.

A fin 1914, nul n'imagine que la guerre durera encore quatre ans. Lina Bachmann continue d'écrire mais le cahier correspondant à 1915 et 1916 étant perdu, nous allons passer directement à l'année 1917 et rejoindre Agnès Robert à St-Blaise.

Françoise

Un mot d'abord sur le déroulement de la guerre : En novembre 1916, l'armée suisse ne compte que 38'000 hommes sous les drapeaux, principalement occupés à assurer la couverture frontrière, du côté du Jura. Mais des rumeurs courent, cette fois sur une offensive française passant par la Suisse, si bien qu'en janvier 1917, le Conseil fédéral annonce une nouvelle mobilisation, qui rassemblera 86'000 soldats sous les drapeaux. Saint-Blaise devient alors un village de garnison. Les soldats sont logés dans des locaux collectifs comme le collège de la Rive-de-l'Herbe, où nous nous trouvons, alors qu'officiers et sous-officiers sont hébergés par les habitants.

Agnès Robert prend la plume le 1^{er} janvier 1917 – sans en donner les raisons – pour relater son quotidien. Elle ouvre un épais cahier qu'elle intitule

« Echos lointains et divers de la Grande Guerre à St-Blaise entre autres souvenirs ».

Elle ne pouvait pressentir alors que 1917 serait l'année-tournant de la Première Guerre mondiale, ni même qu'une nouvelle mobilisation serait bientôt décrétée, mais elle va s'attacher à montrer l'anxiété des gens face à un conflit qui se prolonge et aux bouleversements provoqués dans le village de Saint-Blaise par la présence de l'armée. Agnès Robert est aussi particulièrement attentive au sort d'un couple de réfugiés belges à St-Blaise, les Petit.

17 janvier 1917

L'ordre de mobilisation de la 2^{ème} division est venu inquiéter la population. Cela nous laisse très froids et calmes, mais beaucoup de gens s'alarment et remettent leur argenterie en sûreté.

Visite aux Petit. Mme Petit va mieux et a repris courage. Pauvres gens ! depuis 2 ans privés de tout, ayant juste ce qu'on peut leur donner, vivant dans 2 petites chambres, étant soignés avec beaucoup de sympathie par Mlle Barrelet, mais où j'aurais depuis longtemps pris chaque meuble en grippe. Chaque fois que j'y vais ils me parlent de leur pays, de leurs habitudes, de leurs repas.

Mme Petit mourra 3 mois plus tard, voici ce qu'en dira Agnès :

27 avril 1917 : *Mme petit meurt à 2 heures après avoir beaucoup souffert et surtout moralement, pauvre victime indirecte de la guerre. – Il aurait fallu pour l'honneur de la Belgique que beaucoup de réfugiés lui ressemblent. Toujours contente de tout, ne se plaignant jamais, mais souffrant pour elle du malheur qui l'obligeait de recevoir de la charité publique tout ce qu'il leur fallait.*

En plus des réfugiés, la Suisse accueille de nombreux internés, dans le cadre de sa politique de neutralité « active » en matière humanitaire : il s'agit d'échange de civils internés non mobilisables des pays limitrophes, de rapatriement de civils évacués des zones de combat, d'échange de grands blessés, d'internement de nombreux prisonniers de guerre blessés ou malades. Agnès Robert évoque quelques cas, mais revenons en janvier 1917.

22 janvier 1917

Tout à coup, la semaine dernière, l'ordre arrive que les internés doivent tous quitter Neuchâtel... et qu'ils doivent partir pour l'Oberland bernois. C'est dit-on sur le désir de l'ambassade allemande que cette évacuation aurait été projetée. (...)

A propos de la guerre, on devient quelque peu inquiet, et entre dames, car les messieurs trouvent que c'est s'agiter que de parler de mesures à prendre. Nous nous demandons – sans du tout nous alarmer – s'il serait bon de faire quelques préparatifs, à l'avance pour un départ forcé. Du moment qu'en haut lieu on prend des mesures (évacuation des internés) pourquoi nous autres pauvres civils resterions-nous les bras croisés ? On dit que lors d'une attaque de la Suisse, St-Blaise serait de suite évacué parce que nous sommes dans la zone des fortifications.

Cette après-midi, on a apporté aux de Meuron [il s'agit du peintre Louis de Meuron, ami de Théophile Robert] une feuille imprimée (...) où ils ont dû déclarer toutes les provisions qu'ils avaient à la maison – riz, sucre, café, etc. – On dit aussi que le charbon va être réquisitionné chez les particuliers qu'on ait la guerre ou pas. - La belle avance de faire des provisions, on y perd son argent – ou bien ces provisions seront réquisitionnées, ou bien on devra soi-même quitter la maison en y laissant tout. – Les boulets [de charbon] qui étaient avant la guerre 4.20 les 100 kg étaient au 30 décembre à 8 francs et aujourd'hui à 10 francs. Et malgré tout cela les cinémas sont remplis, les concerts battent leur plein, les théâtres font leurs affaires.

Nous faisons à notre petite couture du lundi des oreillers pour les évacués, nous coupons en petits morceaux tous nos restes d'étoffe que nous ne pouvons plus employer. [Nous] envoyons ces petits oreillers à Schaffhouse.

23 janvier

La Territoriale [la division territoriale, qui assure l'ancrage régional de l'armée] procède à une enquête minutieuse de la Fabrique Martini [la fabrique des automobiles du même nom] pour savoir sur combien de machines, de pièces de rechange, elle pourrait compter en cas d'invasion. Tout serait de suite amené à l'intérieur du pays, elle s'occupe de savoir en combien de temps et de transports la Fabrique serait déménagée. Elle leur fait percer une porte supplémentaire de sortie.

25 janvier

Visite à un interné français (...) qui vient des pays envahis. Suis allée lui montrer à faire des écharpes, et lui ai acheté un petit sac en macramé. Ils font ces petits ouvrages pour tuer le temps. Celui-ci est occupé au bureau de l'internement, ils mettent tous les papiers des internés en ordre : quand ils ont été faits prisonniers où, comment, s'ils ont été blessés etc. Sa femme qui est toujours en pays occupé peut lui écrire une carte tous les 15 jours ; il a même pu lui envoyer sa photo en uniforme, par contre il ne peut correspondre directement avec un fils qui est sur le front.

St-Blaise est aussi un lieu de cantonnement de soldats. Le pêcheur Maurice Droz, dit Bamboula, de St-Blaise a aussi laissé aux AVO le récit de ses souvenirs, il est alors adolescent et il nous parle de choses qu'Agnès n'a pas forcément relevées : le fait qu'à l'arrivée du régiment à St-Blaise, il fallait leur trouver de la place partout, et pour les chevaux de la paille, du foin et de l'avoine. Il raconte aussi que la commune avait organisé les soupes populaires, les plus pauvres pouvaient aller en chercher à partir de 11h et demie, une poche pour chaque membre de sa famille, cela se passait dans la lessiverie du vieux collège (lieu de l'actuel hôtel communal, oui car le collège dans lequel nous nous trouvons actuellement est le nouveau collège à l'époque, construit en

19 ??.) Bamboula évoque aussi la formation de la garde civique à St-Blaise, qui rassemblait les jeunes et les vieux, dûment armés, qui ne faisaient pas de service militaire mais des rondes de nuit à tour de rôle... Mais revenons au journal d'Agnès Robert :

26 janvier

Tout le bataillon 20 est logé ici [à St-Blaise], aussi vers 6 heures du soir sonne-t-on continuellement pour demander à loger. Il fait si froid, les hommes sont si fatigués que nous offrons le gîte à 4 d'entre eux. C'est tout un casse-tête pour arriver à faire jouer la literie ! A la fin chacun a tout ce qu'il faut. Major Morel fait une courte apparition. Froid sec, mais venteux, routes gelées, les hommes et les chevaux ont de la peine à marcher. Mobilisé hier à Colombier le bataillon est venu d'une traite ici, il va probablement demain d'une traite à Bienne.

27 janvier

Nos 4 caporaux s'en vont à 6 heures sans faire de bruit, c'est à peine si nous les entendons. Ils ferment toutes les portes, même celle de la maison, le plus doucement du monde. Ce sont bien des welches, dégourdis, vifs, gentils et naturellement polis.- Les Fribourgeois qui arrivent aujourd'hui sont plus lourds, plus lents, 3 d'entre eux reprennent la succession des lits de ceux d'hier. – 1 sergent-major, 1 fourrier, 1 caporal. – Tout le village est rempli de soldats et de chevaux et de canons et de camions. Les 3 compagnies du bataillon fribourgeois sont venues ce matin directement de Montilier, les marais étaient horriblement froids à traverser, la bise soufflait à pierre fendre. Jean [le fils aîné d'Agnès Robert, âgé alors de 7 ans] a été toute la journée à la remorque des militaires avec un enthousiasme tout patriotique.

30 janvier

2 des Fribourgeois (...) viennent nous faire une gentille visite. Ce sont deux braves Suisses, pas très vifs, mais bons et honnêtes. Ils sont contents de leurs chefs et disent qu'ils sont bons avec leurs hommes, grande différence avec 1914 où les chefs étaient si nerveux qu'ils arsouillaient leurs hommes comme des chiens, disent-ils. L'un d'eux rentrait de Turquie, il s'est fait tellement « engueuler » par son major parce qu'à un moment donné il changeait de sous-vêtements, que cet homme en a été malade de dépit et était si découragé que pour un peu il aurait déserté.- Et il y en a eu beaucoup qui ont souffert de cette manière par maladresse de chefs, pas à la hauteur.

3 février

Toujours froid terrible, ce n'est que tout près de la cheminée que c'est supportable, il y avait moins 1 ce matin à la chambre à manger pour y déjeuner ! (...)

On n'a plus le droit que d'employer les $\frac{3}{4}$ du gaz qu'on employait ordinairement. Pour les personnes qui depuis la guerre économisaient le gaz cela devient un vrai casse-tête. On court à tout moment au compteur pour être sûr qu'on ne dépasse pas la moyenne – J'ai acheté aujourd'hui un autocuiseur !

Les enfants retourneront lundi en classe [mais pas dans ce collège, réservé pour la troupe]. Jean a sa classe les matins de 8h $\frac{1}{2}$ à 11h $\frac{1}{2}$ à la pension Jobin. D'autres classes sont installées au Cheval Blanc et chez M. Bünzli. Joie des enfants ! et surtout parce qu'il faut apporter des pantoufles.

5 février

Toujours froid intense. Tout le bout du lac est gelé. Les écoles de Neuchâtel et certaines de Berne ont eu congé pour aller patiner aux grands marais. Recevons une gentille carte des soldats neuchâtelois que nous avons logés, ils sont à Madretsch [sur Bienne].

Mme Thorens nous raconte dimanche qu'elle avait été si angoissée d'une invasion allemande qu'elle avait déjà tout préparé pour un départ. Elle serait allée aux Mayens, où elle était cet été. Au milieu de son angoisse sont arrivés les militaires. Elle loge le commandant Apothéloz qui est un ami de son mari, et cela lui a changé les idées. Depuis lors, elle s'occupe avec énergie des foyers du soldat. Elle en a organisé 2 avec Mme Otto de Dardel et Mlle Châtelain. Un est à la Cure et l'autre dans le local de Mr Virchaux [c'est épicier du village et aussi le chef de section militaire]. Ils fonctionnent de 5 à 9 heures. On y fait du thé sucré à 0,5 centimes la tasse ; les soldats peuvent en outre y recevoir des petits pains, du papier à lettres et de la lecture. Ces 2 foyers sont très appréciés par les soldats, à qui cela répugne de devoir aller au café.

A propos de ces foyers : En Suisse, plus de 1000 foyers et maisons du soldat sont organisés par des sociétés féminines et les Unions chrétiennes de jeunes gens. Leur but : aider les hommes à remplir intelligemment leurs périodes de liberté (c'est le but officiel !). On a entendu parler de musiques et de soirées... mais on le sait, les soldats ne sont en réalité pas à la fête, leur vie est marquée par l'ennui et la discipline militaire. Et beaucoup sont en souci pour leur famille, car la perte de leur revenu n'est pas compensée par l'armée, et ils ne reçoivent qu'une maigre solde ; de nombreux foyers sont ainsi précipités dans la misère.

6 février

Aujourd'hui grande chasse au saindoux, qui va manquer par suite du blocus. - J'en ai fait chercher dans tous les magasins et toutes les boucheries ; il varie entre 3 francs et 4,40 francs le kilo ! – Chez Zimmermann en donnait autant qu'on en désirait, tandis qu'ailleurs on n'en recevait qu'un demi ou un kilo. (La Conso est beaucoup moins bien fournie que les autres magasins.)

J'envoie Frida et Marcelle au concert que donnent au temple les soldats fribourgeois. Elles en rentrent enchantées. Le temple était plein jusqu'à la dernière place. Les officiers et les grosses nuques du village avaient des places réservées (...). Discours applaudi de Mr Otto de Dardel [président de la commune de Saint-Blaise].

12 février

A tous moments le village retentit des fanfares du bataillon, la relève passe, des chevaux avec leurs conducteurs obstruent la rue. C'est une animation comme Saint-Blaise en connaît rarement. Toutes les ménagères se préparent à faire bonne figure à la carte du riz et du sucre. Dès que deux dames sont ensemble on ne parle que du prix des denrées et des moyens d'économiser le gaz, le bois, la nourriture. C'est à un cheveu près que j'arrive au $\frac{3}{4}$ permis de la consommation habituelle du gaz. Point de sucre ces jours dans les magasins, etc.

En effet, la situation en février 1917 s'est fortement aggravée. Les Allemands ont commencé la dite « guerre sous-marine à outrance » en envoyant leurs sous-marins couler les navires marchands américains, entraînant ainsi les Etats-Unis dans la guerre. Partout, les difficultés d'approvisionnement ont déjà fortement renchéri le prix des denrées et du combustible. Le Conseil Fédéral annonce enfin la mise en place d'un système de rationnement. Le 5 mars 1917, un décret interdit de manger de la viande les mardis et mercredis, limite chaque portion à 15 g de sucre, fixe la consommation de lait à $\frac{1}{2}$ litre par personne et par jour, interdit de produire des pâtes aux œufs, etc. Agnès Robert commente :

18 février

C'est un vrai cauchemar de faire faire les commissions, l'argent fond et pourtant on n'a pas grand-chose. Tout est au double !

Hier soir charmant concert donné par les musiciens du bataillon 14. Le temple était rempli. Très bons éléments comme solistes. Ce concert d'airs, de musiques, dignes du pays laisse une impression de fraîcheur, de pureté, comme rarement un concert me laisse. Ces voix fortes, pures et simples, pas gâtées par l'école, sans artifice, chantant comme le cœur le veut ont fait une impression bienfaisante. C'est à des choses ainsi qu'on se reconnaît être du même pays. Le Ranz des vaches a été écouté avec émotion et chacun s'en

réjouissait, il faut dire qu'il était très bien chanté. Les Armaillis, et une autre chanson en patois, étaient charmants.

19 février

[Nous] faisons à notre petite couture des plastrons pour nos soldats suisses. – Les Fribourgeois sont très contents d'être ici, ils ont souci de partir. – Mlle Barrelet donne la pension à 3 lieutenants et leur prête son salon. Ils y viennent passer les soirées. Elle est très contente de les avoir. (...) On va au-devant de cartes de riz et de sucre, je dirais presque avec empressement, tellement cette petite restriction paraît peu de chose à côté de ce que les autres ont souffert, et ont dû se priver. Une chose cependant indigne chacun c'est que le Conseil fédéral se propose de nous indiquer l'heure à laquelle nous oserons manger le fromage ! Au lieu de faire une ration par tête d'habitant, il faudrait que tous les Suisses le mangent au déjeuner et ensuite ils posteront des gendarmes à chaque autre repas pour voir si on en consomme ou pas... Tout le monde est prêt à se rationner pour tout ce qui nous vient de l'étranger mais pour ce qui est du pays fromage et viande, on est furieux de devoir s'en priver pour pouvoir continuer à en envoyer en Bochie contre du charbon qu'on ne reçoit même pas. Et même du foin part pour ce sale pays ! Mr de Chambrier, le beau-frère de Mme de Meuron, a dû vendre du beau foin, auquel il tenait énormément et dont il avait besoin. Croyant que c'était pour les besoins du pays (de l'armée), il a cédé à la menace, et il a su, par un de ses amis, qui a vu son foin en gare de Bâle adressé au 14^{ème} Corps d'armée allemand !!! Le patriotisme est souvent mis à une forte épreuve pour les uns et pour les autres.

26 février

Les Fribourgeois partent pour St-Imier où ils vont remplacer le [bataillon] 23.- Tout le village est sur leur passage pour leur dire au revoir, car toute la population est navrée de les voir partir.- Les soldats eux-mêmes regrettent énormément de devoir quitter Saint-Blaise où ils ont été très chaleureusement reçus.- Mme T. qui a amplement reçu l'état-major est au désespoir ; elle pleurait à chaudes larmes quand ils sont venus prendre congé. - et après leur départ cela a été un déluge – elle ferait mieux d'un peu plus pleurer sur la réputation qu'elle se fait ! – Jâmes [son fils sans doute] lui a dit à ce propos un de ces mots d'enfants, plein de sagesse. Elle disait qu'elle ne voulait plus s'occuper de rien du foyer, etc., que c'étaient des Suisses allemands. - Jâmes lui dit : « Des Suisses allemands, c'est vrai, mais des Suisses quand même ! »

27 février

Arrivée des Soleurois, Bataillon 49, ils jouent à la perfection et leur tenue est irréprochable. Le sergent que nous logeons nous fait très bonne impression.

1^{er} mars

Jamais le 1^{er} mars n'a été fêté aussi brillamment et bruyamment que cette fois-ci. Les Soleurois ont joué tout le jour avec une ardeur infatigable. Ils ont été déconsignés à 3 heures à leur grande joie et le soir cela a été une pétarade sans fin, des feux de Bengale, etc. etc. – Le matin à 7-8 heures, premier concert, puis à 12 heures à M. Otto de Dardel, puis à 4 heures avec le corps de musique de la ville à M. Alfred Clottu. Un chœur des Soleurois a chanté – et ensuite tous les soldats tête nue, tous les civils ont chanté l'hymne national. Le soir, le Foyer des soldats a offert gracieusement thé, etc. aux soldats qui en voulaient.

Certains récits appuyent sur les différences de traitement par les majors respectifs des compagnies d'un village à l'autre. On apprend par exemple que les soldats cantonnés à Marin n'ont pas de foyer du soldat, puisqu'il n'y a aucune place disponible où en tenir un, et qu'en plus ils n'ont pas reçu de congé au 1^{er} mars comme ceux de St-Blaise, par la faute de leur grossier major, il en étaient outrés ! Bref, quelques jours plus tard, les Soleurois doivent partir, ils en sont navrés, de même que les Saintblaisois qui les avaient trouvés

si corrects, si propres et disciplinés.- Ils ont laissé leurs cantonnements dans une propreté exemplaire, ce qui n'avait pas été le cas des Fribourgeois, qui avaient simplement un peu remué la paille, et dessous ce n'était qu'un fumier avec des bouteilles.

Après les Soleurois, c'est un bataillon de Zurichois qui est cantonné à St-Blaise durant un mois. A leur départ, Agnès Robert se contente de dire sèchement qu'ils ont beaucoup travaillé, mais ils n'ont frayé avec personne et personne n'est venu leur dire au revoir...

6 mars

Depuis hier on arrive en visite avec son sucre, c'est reçu ainsi, et aussi on a reçu son premier sucre et riz contre les cartes.

Toute la journée cela a été un va et vient de sous-officiers qui demandaient des chambres. Les spécimens qui sont venus sont moins bien que tous ceux que nous avons vus jusqu'à présent, leur langage est grossier, c'est le bataillon 22, Tavannes, Delémont, Porrentruy, Saignelégier...

7 mars

6 sous-officiers du Bataillon 22 sont venus implorer qu'on les laisse manger dans une chambre de la maison. Nous finissons par céder quoique cela ne m'arrange pas beaucoup. Il faut qu'on leur prête la vaisselle, qu'on mette la

table, qu'on relave, qu'on leur paie du café, avec cela les bonnes ne font plus rien pour nous – car les militaires avant tout ! et leurs esprits sont partout ailleurs qu'à leur travail habituel. Un cuisinier leur apporte leur lunch, et leur fait des beefsteaks, comme si la viande ne coûtait rien ! c'est d'ailleurs un gaspillage dont profitent les bonnes et les poules, car tout ce qu'il reste de la ration, y en aurait-il encore pour tout un dîner, c'est perdu et l'emploiera qui voudra.

11 mars

Jolie promenade aux Fourches – pour ainsi dire première promenade de l'hiver. Trouvons les premières hépatiques de l'année. C'est terrible ce que l'année est retardée.

Puis le caporal de La Heutte que nous logeons est venu pour sa chambre. Il est ravi quand nous lui disons que nous ne voulons rien. C'est un brave type et bien sympathique malgré sa rudesse. Il avait passé son dimanche à cueillir des perce-neige avec sa fiancée. C'est la première fille qu'il a aimée, il n'en aimera point d'autre, voilà 5 ans qu'ils sont fiancés.

12 mars

Le lieutenant Terfue [un officier belge] vient souper avec la mère de Pierre Godet, il retourne au front dans quelques jours. Ne voilà-t-il pas que Godet, devant cet officier étranger, commence à crier sur le gouvernement suisse, qu'on savait bien qu'ils étaient à la solde des Boches, etc. etc. pendant ¼ heure dans ce goût-là, Théophile et moi en avons une rage et nous ne pouvions rien dire. Godet dans sa rage a même dit à Théophile qui prenait la défense du gouvernement, à cause de cet étranger, qu'on voyait bien qu'il revenait de Berne, etc. C'est bête et c'est malsain ces gens qui ne savent pas laver leur linge sale en famille, ce n'étaient pas des choses à dire devant des étrangers.

A propos de cette dispute à la table des Robert, on a évoqué l'élan de solidarité des Suisses envers les Belges, dont la neutralité a été bafouée en 1914. De fortes tensions s'étaient manifestées alors entre Romands et Alémaniques : La presse romande s'était indignée de l'occupation de la Belgique, alors que les journaux alémaniques, à l'exception de la presse de gauche, étaient restés silencieux ou avaient cherché à justifier l'intervention allemande. C'est ce sujet qui a creusé le fossé, le « Röchtigraben », entre Welches et Suisses-Allemands. L'expression est de l'époque, même si elle est devenue populaire dans les années 1970 seulement.

16 mars

Les sous-officiers nous invitent à assister à leur soirée de cinématographe qu'ils donnent au collège. Soirée qui ne fut pas particulièrement neutrale

[neutre] ! Ce furent applaudissements sur applaudissements chaque fois que Joffre ou d'autres généraux français apparaissaient sur l'écran, ou les Alpains ou le drapeau. A part que les projections des prisonniers allemands levant le bras et criant « camarades » sont revenues trop souvent ; la soirée était très jolie, dans un esprit bien welche.

19 mars

Chacun est dans l'émerveillement de la Révolution russe, c'est l'événement, qui depuis la guerre a fait le plus de plaisir, on trouve la proclamation du tsar à son peuple émouvante et splendide.

On voit que même à St-Blaise, les infos arrivent vite, puisque le tsar a abdiqué le 15 mars 1917, sous la poussée révolutionnaire, en acceptant de se soumettre au suffrage universel pour l'exercice du pouvoir. Les promesses de paix et de démocratie suscitent l'enthousiasme, à St-Blaise, et apporteront en même temps un autre sujet de mésentente entre les Suisses.

20 mars

Une escadrille d'avions suisses passe par Neuchâtel en venant de Lausanne. A Gampelen où les Jurassiens sont cantonnés, la troupe pense de suite à des avions étrangers et tire sans répit sur les aéroplanes, surprise et stupeur de nos paisibles aviateurs !

25 mars

Le soir, Christe et Beuchat viennent passer la soirée. (...) Christe se dévoile au dernier moment comme ami des boches, aussi colère de Théophile qui lui lave la tête de bonne façon, discussion aigre-douce, Christe doit avaler quelques vérités. Théophile est dans une rage qui l'empêche de dormir à l'idée d'avoir eu sous son toit un soldat suisse, qui peut mettre sans rougir, sur le même niveau, ceux qui ont commis les crimes de Belgique et du nord de la France et ceux qui les ont subis.

26 mars

Dernière invasion des 6 du bataillon 22 qui viennent faire de touchants adieux et qui gratifient largement les bonnes. Beuchat est tellement ému qu'il ne peut presque pas nous dire adieu. C'est un brave type. Le départ de la troupe se fait avec cordialité, mais sans brio.

10 avril

L'Amérique épate et réjouit [elle est entrée en guerre le 5 avril], l'avance franco-anglaise enthousiasme, et la Russie fait un peu trembler. Tout n'y est pas encore tout rose.

La situation alimentaire en Suisse va se péjorer sensiblement à partir du printemps 1917, il s'agit de tenir et de survivre, l'angoisse semble grandir, du point de vue d'Agnès au moins.

5 mai

Chacun plante des pommes de terre, même dans les jardins d'agrément, nous en avons mis derrière la haie de buis.

La menace que les Etats-Unis ne veulent plus ravitailler les pays neutres est une nouvelle angoisse. Malgré toute la sérénité qu'on cherche à garder, il y a des jours où les émotions et les angoisses vous tenaillent bien fort et il faut bien lutter pour que la santé ne se ressente pas trop de toutes ces alternatives d'espérances et de déceptions.

11 mai

Théophile achète une nichée de lapins (...) en vue de la disette de l'hiver prochain. Dans tous les jardins, les pommes de terre ont pris la place des massifs de fleurs et les topinambours surgissent aussi partout. Les de Meuron ont fait toute une culture de pavots, pour en faire de l'huile. Discutons avec les Sandoz la possibilité de bouchoyer un porc l'hiver prochain. Ils nous le fumeraient.

Certains annoncent la famine européenne pour l'hiver prochain. Cette perspective n'a rien de réconfortant. Le printemps s'annonce bien et jamais les arbres fruitiers n'ont été si fleuris que cette année. Dans les jardins, tout pousse avec une rapidité déconcertante.

16 mai

[De retour de Zurich, nous] « manquons le train grâce à un train d'évacués, auxquels nous sommes tout heureux de pouvoir dire quelques mots et d'apporter quelques provisions de route. Vision navrante, la misère sans nom de tous ces braves gens, sentiment de gêne, presque de honte de côtoyer cette misère de la toucher du doigt et de repartir à son plaisir. (...)

François [deuxième fils d'Agnès et Théophile Robert, alors âgé de cinq ans] a fait la joie des Belges, l'autre jour, par son à-propos. Yvonne lui racontait l'histoire du Petit Poucet et lui disait : Tu sais des ogres, il n'y en a pas, nulle part. Le petit réfléchit et reprend : « mais pourtant en Albochie, il y en a ».

1^{er} juin

Tout le monde engraisse des porcs, les Eugène Berthoud en ont 2 qu'ils logent dans leur poulailler !! En hiver, ils en salent un et vendront l'autre, le bénéficiaire du 2^{ème} doit payer celui qu'on mange ! – Nous faisons des démarches à Orvin pour avoir 2 moutons !!

16 juin

Tout le monde se procure à qui des lapins, des cochons, des moutons, on a peur de l'hiver prochain.

20 juin 1917

On se met énormément à porter les soccolis, tant les enfants de toutes classes que même les grandes personnes. L'huile et la végétaline sont à 4.40 francs le kilo. Les souliers sont du 100 % plus chers, j'ai pris hier 1 paire de sandales à 12 francs (6.45 avant), Théophile une paire de bottines à 27 francs, rien à moins. On n'a plus aucun courage pour tenir son ménage. Tout est si cher qu'on prend du noir.

Le journal d'Agnès Robert s'arrête là pour ne reprendre que très épisodiquement en 1918. Revenons alors au journal de Lina Bachmann.

Jacqueline

Au fil du temps, le récit est devenu plus sobre et moins détaillé. Lina apprivoise maintenant les coupons de rationnement, les fils sont régulièrement appelés et la guerre s'éternise. La famille a toujours des militaires à la maison, qui arrivent et qui repartent et, comme à St-Blaise, on se distrait en faisant de la musique. Nous voici maintenant en 1918. Plus que jamais, Lina demande à Dieu d'intercéder, dans ces extraits choisis parmi tant d'autres :

1^{er} janvier 1918

Premier jour de l'an ! Que nous apportera cette nouvelle année, Dieu seul le sait ! Qu'il fasse cesser la guerre et qu'il fasse descendre sa douce paix dans le monde entier.

13 janvier

Aujourd'hui dimanche, ce matin il pleut. Qu'il fait bon se retrouver en famille et pouvoir rester bien tranquille à la maison. Que Dieu garde notre chère patrie comme Il l'a fait jusqu'à ce jour et que dans son grand amour, Il fasse cesser la guerre cette année. Ce soir il fait une bise, tout gèle. Il y a pitié aux pauvres.

6 février

Ce matin à 8 heures Albert et Jean sont partis au service. Oh que Dieu les garde et les préserve de tout mal. Nous n'avons pas de domestique.

12 février

Nous avons reçu des nouvelles des garçons, ils disent qu'ils n'ont pas assez à manger. Nous avons séché la lessive dehors, il fait grand beau temps voilà quatre semaines.

27 avril

Albert est rentré du service militaire ce matin avec les deux chevaux à 7 ¼ h.

17 juillet

Je suis allée à la Maison Rouge aujourd'hui. Anna était au lit, elle a la grippe espagnole ; oh que Dieu nous préserve de ce fléau...

Oui, en plein 1918, un fléau d'un nouveau genre s'abat sur la population : la grippe espagnole (en fait d'origine asiatique). Elle fera entre 20 et 50 millions de victimes. La Suisse est frappée par trois vagues successives, en juillet 1918, en automne 1918, et enfin entre janvier et mars 1919. Sur une population de 3,8 millions d'habitants, 750'000 personnes seront touchées et on comptera environ 25'000 morts, majoritairement masculins et plutôt jeunes ; parmi eux d'ailleurs, 3'700 soldats mobilisés. Si la famille de Lina Bachmann semble avoir été épargnée, quelques-unes de leur connaissance ont bien été malades.

20 juillet

Pierre et Jean ont fauché de l'esparcette, on en a rentré deux chars aujourd'hui ; papa est allé à Coffrane pour le marché de bétail gras. Pierre est allé acheter une paire de souliers à Fontaines pour le prix de 36 francs. La grippe règne au village. C'est triste.

4 septembre

Pierre est parti par le tram de 7h20 pour une nouvelle mobilisation ; que Dieu le garde et le préserve du péché. Tout le monde est aux champs.

[Et arrive enfin le jour tant attendu, le] 11 novembre 1918

Armistice. Nous avons fait la charrue et rentré des feuilles. Marie a repassé la lessive. Mado a lavé de la chicorée.

C'est tout ! c'est bref... il faut dire que l'ambiance n'est pas au beau fixe. 12'000 hommes sont encore sous les drapeaux, et deux jours plus tard déjà, les autorités vont rappeler le tiers des troupes pour contrer la grève générale qui vient d'être lancée. Les

deux fils aînés de Lina Bachmann, Albert et Jean, sont remobilisés. La fameuse grève générale de 1918 a commencé le 12 novembre, à l'instigation d'un comité de syndicalistes et de socialistes basé à Olten. Leurs revendications politiques et sociales veulent corriger et compenser les privations et la baisse du pouvoir d'achat que les classes populaires ont subi durant la guerre, alors que certaines branches industrielles d'exportation ont fait de gros profits. La grève a été déclenchée lorsque le Conseil fédéral a envoyé l'armée à Zurich pour empêcher la célébration du 1^{er} anniversaire de la révolution russe, d'octobre 1917. Pour éviter le recours à la force, les grévistes cèdent à cet ultimatum du gouvernement et ils acceptent de reprendre le travail le 15 novembre, après trois jours d'arrêt. Lina écrit :

14 novembre

Voilà nos deux fils partis ; c'est toujours triste, ces départs, ils vont à cause des grévistes. Espérons qu'ils reviendront bientôt.

16 novembre

Que Dieu soit mille et mille fois béni, la guerre et la grève sont terminées.

18 novembre

Les enfants ont recommencé l'école après plusieurs mois de congé à cause de la grippe.

Le journal continue jusqu'à la fin de 1919, jour après jour, alors que la situation revient à la normale. Trois mentions encore, dont la toute dernière de son journal, reviennent sur la sombre période de la guerre. Elles nous serviront de conclusion.

4 mai 1919

Aujourd'hui dimanche. Il pleut, j'ai bien chauffé le fourneau. Ce soir nous avons eu une conférence avec projections lumineuses par Mr Lupold ; les terrains dévastés par la guerre ; c'est effrayant le mal que ces assassins d'Allemands ont commis.

1^{er} août 1919

Fête nationale, il y a eu un beau cortège. Nous ne pouvons pas être assez reconnaissants envers Dieu qui nous a gardés pendant ces cinq années de guerre et qui nous a préservés de tout danger.

29 novembre 1919

Les garçons ont herbé [la parcelle de] Subit, Jacqueline L'Eplatennier est venue faire visite. Je quitte mon journal ; pendant 5 ans j'y ai confié quelques secrets ; maintenant adieu, je n'en recommencerai plus ; j'espère ne plus voir de guerre.